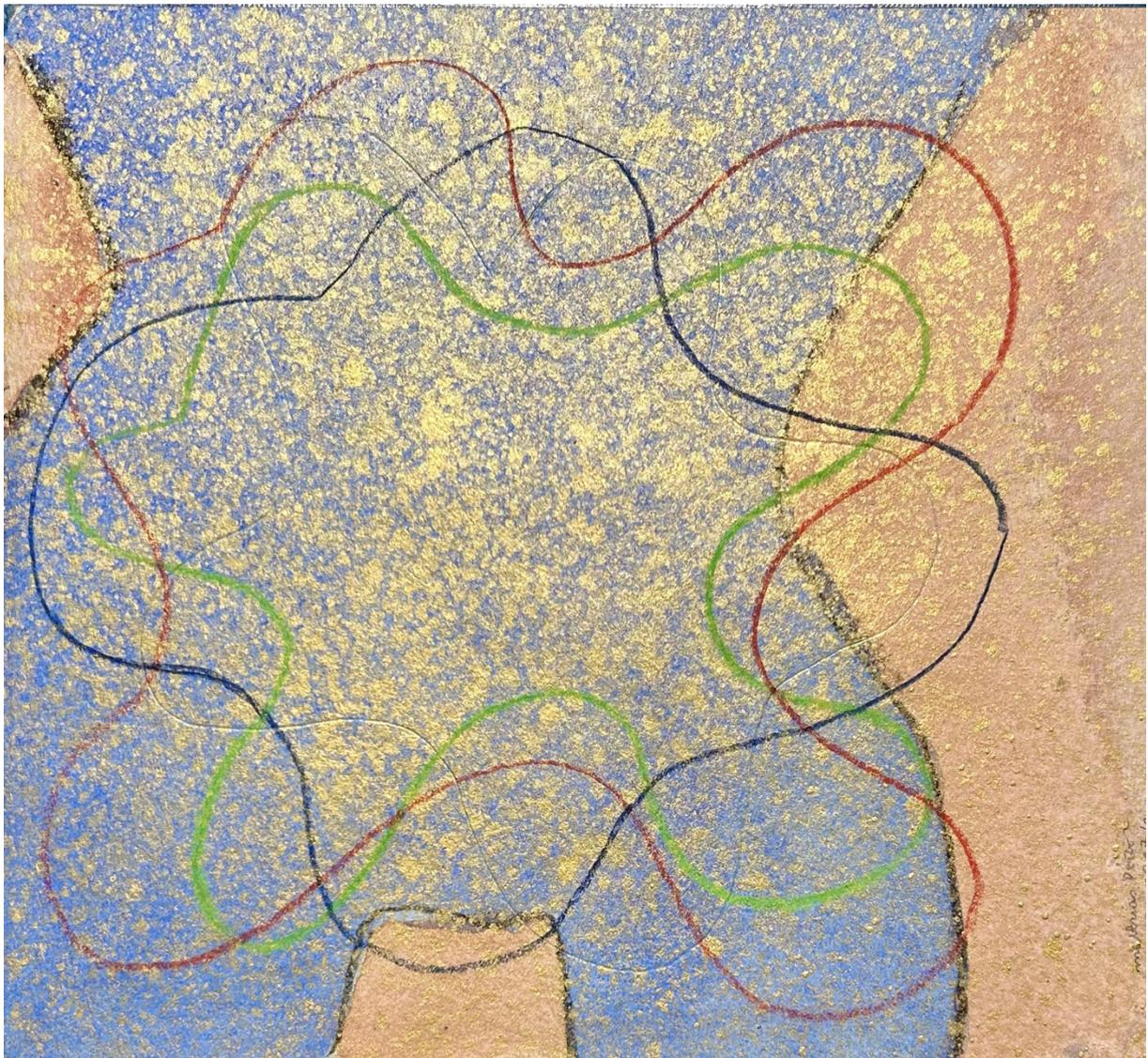


Mathias Pérez

# La peinture ne tombe jamais du ciel

« Mes premières dettes »



Éditions Carte Blanche 2025

Aux artistes de ma génération qui sont maltraités...

Au cours d'une longue  
carrière, *Mathias Pérez*  
(né en 1953) a adouci  
sa violence, passant  
de l'arche dressée  
(l'ogive) à la simple  
complexité de la  
courbe (l'ovale).

Texte d'Hubert Lucot (2016)

Je dois beaucoup à mon instituteur Jean Chevalier qui enseignait à l'école primaire publique de Beauregard, à Décines-Charpieu, près de Meyzieu dans la banlieue de Lyon. Il était aussi peintre ; certains de ses tableaux figurent au Musée de Lyon. Il était l'ami d'Albert Gleizes et de Robert Delaunay.

J'entendais : « dessine près de mes yeux ».



Jean Chevalier.  
Acrylique sur papier, 65 x 50 cm  
Collection privée, 1972



Nature morte avec ma mère  
Sylvestra Parra en 2013 à Décines.



Un enfant de chez B. qui tombe en arrière, son ours le rattrape

71 x 30 x 30 cm. 2025

C'était en 1965, j'avais à peine douze ans. Jean Chevalier me faisait peindre au fond de la classe, seul, pendant qu'il enseignait aux autres élèves le français et les mathématiques... J'avais honte de cette situation, comme si c'était une punition, j'avais du plaisir à faire de la peinture, je peignais « platement », avec aucune perspective, en imitant sans le savoir, la peinture Égyptienne... et les fleurs qui entouraient notre maison. Les coqs bien réels étaient dans le poulailler de ma mère.



Tableau fait à Décines dans la classe de Jean Chevalier en 1966.  
Gouaches sur papier de 32,5 x 25 cm



Mon coq dessiné pendant mon service militaire en 1972

Pour décorer notre salle de classe, il y avait des reproductions de tableaux de grands peintres, comme *l'Arlequin* de Picasso ; mais je préférais copier une nature morte de Morandi, et les *tournesols* de Vincent Van Gogh en levant les yeux au ciel. (Comme dans les salles de cinéma). J'utilisais librement les gouaches de toutes les couleurs que m'offrait mon instituteur.

J'étais face à face avec cette feuille de papier, que je regardais franchement, droit devant, j'en avais presque mal aux yeux, je réinventais quelque chose d'autre, certainement un autre monde... Car je n'étais pas satisfait de celui dans lequel je vivais, même si chez mes parents je ne manquais de rien... Cette attitude ne m'a plus jamais quitté, je suis toujours dans ce questionnement : comment représenter un autre corps que le corps biographique, avec des sensations qui soient nouvelles. Devant ce réel violent il m'est nécessaire d'inventer un autre monde, qui soit tout aussi violent, mais le mien...



Nature morte aux bouteilles : fusain et craie, 1970 à Décines.

65 x 50 cm



Mon père Raphaël dans les années 1980

Mon père Raphaël me destinait à entrer, comme lui, ouvrier chez le fabricant de camion Berliet, (plus tard racheté par Renault). Son métier était chauffeur de four, travail très difficile à cause de la chaleur extrême. J'ai préféré suivre une autre voie. Il en a été très certainement déçu. Trois ans après, au sortir de l'école primaire (je ne suis pas certain d'avoir obtenu mon certificat d'étude), je rentre dans une école d'apprentissage pendant 3 ans pour passer un C.A.P de plâtrier-peintre, qui me permis de gagner rapidement ma vie. J'exerçais ce métier, mais pas très longtemps. J'ai très vite considéré qu'il n'y avait pas d'avenir pour moi dans ce travail, qui était trop répétitif et qui manquait de fantaisie. Et m'imaginai un jour faire l'école des Beaux-Arts. Mais comment faire ? : je n'avais aucun diplôme universitaire. Du premier coup je réussis le concours d'entrée aux Beaux-Arts de Paris et je choisis l'atelier du peintre Gustave Singier

À Paris, le métier que j'ai appris m'a été très utile pour assurer mon indépendance financière, pouvoir vivre et suivre les cours de l'école des Beaux-Arts. Mon père ne me donnait pas d'argent, sauf une fois, un petit billet, lors d'une visite à Paris pour une réunion d'anciens résistants déportés. Il avait monté les sept étages pour visiter ma chambre de bonne.

« Ah ! il veut être artiste...Et bien, il va manger de la vache enragée ». Je savais que je ne pouvais rien attendre de mon père. Mais en même temps il m'a donné une grande motivation pour y arriver sans lui.



Mes parents et le jardin, dans les années 1980

Je vivais au 7<sup>ème</sup> étage, rue de Lille, à deux pas de mon école. J'étais heureux, je me sentais vraiment libre. Mais pour mon père j'avais trahi la classe ouvrière. Une fois il m'a appelé « Patron » car j'avais mis un costume, je ne portais pas le bleu de travail comme lui. Je trouvais mon père assez dur. Son caractère colérique depuis mon plus jeune âge m'effrayait. En même temps, il avait du caractère, il était très courageux et travailleur, pour nourrir toute sa petite famille, il savait tout faire de ses mains. Après son travail à l'usine, il s'occupait du jardin presque quotidiennement. Il avait réussi à construire deux maisons et vers la fin de sa vie en achète une 3<sup>ème</sup>, tout cela avec un salaire d'ouvrier. Il faut dire que ma mère était très économe, tous les deux aimaient faire le jardin, cultiver toute sortes de légumes, et faire des conserves pour l'hiver.

Au fond de ce jardin, dans mon petit atelier, je pouvais voir mon père du coin de l'œil avec sa brouette, remuer la terre avec sa triandine. A chaque fois il lui fallait enlever plusieurs brouettes de cailloux. Les pierres c'est connu, ça remonte toujours à la surface de la terre. C'est comme l'herbe qu'il me fallait couper ou arracher pour la donner aux lapins. J'étais totalement en harmonie avec la nature. Et faire de la peinture c'est comme les pierres du jardin, ça remonte toujours à la surface de la toile. Rien n'est jamais terminé, chaque jour il faut s'y coller.

Chez mes parents il n'y avait aucun livre, et bien sûr pas de bibliothèque. Quelques bandes dessinées, comme Zembla et Bleck-le-Rock, Spirou, Tintin et Milou. C'est sans doute ce manque qui m'a poussé bien des années plus tard à inventer une maison d'édition pour publier des écrivains, et c'est en voyant Christian Prigent à la Villa Médicis composer des textes à la main avec son composteur que l'odeur de l'encre a été pour moi le déclencheur ? puis ensuite publier la revue Fusées... Je suis toujours aujourd'hui en 2025 très attentif à la fabrication des livres, même à peu d'exemplaires.

Avec mes ami(es) poètes je n'arrête pas de leur proposer des livres fait directement à la main, avec bien sûr Christian Prigent, Michel Butor, Hubert Lucot, Bernard Heidsieck, Philippe Boutibonnes, Claude Minière et bien d'autres...

L'activité artistique est toujours liée à un état de manque fondamental que peuvent avoir ressentis certains enfants. J'étais un de ceux-là et c'est un autre monde qu'il me fallait inventer – pour arriver à survivre...



Hubert Lucot chez lui à Paris, nous nous voyons tous les mercredis midi pour une séance de filmage, ensuite nous allons déjeuner...

En 1970, après une journée de travail sur les chantiers, je suivais les cours du soir une fois par semaine, dans une annexe de l'école des Beaux-Arts, rue Tronchet avec le peintre Pierre Pelloux. J'avais remarqué ses tableaux à la Galerie Malaval, Place des Terreaux à Lyon, je les trouvais alors très réussis. Ils représentaient des paysages de Bourg en Bresse et des alentours de Lyon. Il a exercé sur moi une saine influence et m'a encouragé. Nous avons fait un échange de tableaux. Il me faisait dessiner des statues en plâtre, des natures mortes mais aussi des modèles vivants.



Tableaux de Pierre Pelloux

C'était la première fois que je voyais une femme nue qui posait devant nous sans presque pas bouger. C'était très émouvant de voir presque toutes les semaines cette femme. Une vieille femme toute ridée. Se frotter à ce réel-là était troublant et je passais plus de temps à la regarder, pour essayer de comprendre. Comment ce corps pouvait me troubler d'une manière intense. Cette peau, son expression. C'était pour moi une énigme. Et en même temps c'était angoissant de voir ce corps usé par le temps, c'était notre avenir à tous que j'avais sous les yeux et il fallait le dessiner et en faire quelque chose... Je n'y arrivais pas... Comment s'y prendre ?... A deux fois, très certainement ! Il y avait de la violence et aussi du plaisir à faire cet exercice.

Ce spectacle était fascinant et nouveau : à voir autour de moi trente étudiants avec un chevalet posé devant eux, à essayer de dessiner une femme nue. Ça jouait à l'artiste, ça clignait des yeux pour y voir plus clair, ça tendait aussi le bras avec un crayon à la main pour mesurer les proportions, ça penchait la tête en arrière, les postures des uns et des autres étaient comiques.

Le meilleur ami de Pierre Pelloux était le peintre Henry Vieilly, il habitait tout comme moi à la Croix Rousse. Il venait souvent lui rendre visite pendant son cours du soir... C'était un merveilleux peintre, qui nous parlait de Stanley Kubrick et de son film *Orange Mécanique*.

Dans cet atelier j'ai rencontré Denis Serre, futur peintre très talentueux. C'est lui qui m'a annoncé vouloir quitter Lyon pour essayer d'entrer aux Beaux-Arts de Paris. Ça m'a encouragé à prendre le même chemin...

Je quitte Lyon en 1972, avec mes dessins sous le bras, faits pendant une année. Par chance, je réussis du premier coup le concours d'entrée, et décide d'aller dans l'atelier de Gustave Singier, comme Denis Serre. Je baigne pour la première fois dans une ambiance d'atelier, je rencontre un collectif. Il y a une véritable stimulation, à voir le travail des autres étudiants. Nous sommes très libres de choisir nous même les sujets d'étude.

Notre professeur Gustave Singier arrivait à 11 heures du matin passait voir les travaux, et cela une fois par semaine, pour nous quitter vers les 13 heures, c'était rapide... Son assistant Ouanès Amor était chargé de la vie quotidienne de l'atelier, et il en profitait bien de son pouvoir d'enseignant, pour avoir une attitude déplacée avec les étudiantes...

Et avec son accord, Jean-Marc Chevallier qui était massier de l'atelier m'avait octroyé une bourse d'encouragement. Né en 1945, il est décédé d'un cancer du poumon.

Je découvre les tableaux de Claude Viallat et de Simon Hantaï à la galerie Jean Fournier, rue du Bac, à Paris. Jean Fournier était un marchand très important dans le monde des galeries parisiennes, le seul à être très proche de ses peintres. Il soutenait avec fidélité leurs projets, il aimait nous parler du travail de ses peintres. C'était toujours une surprise de voir ses choix d'accrochage, souvent des toiles libres, sans châssis. Cette manière de montrer des tableaux les tableaux m'étonne, me surprend, me bouleverse.

Il était aussi possible de voir les tableaux de Sam Francis, Shirley Jaffe, Joan Mitchell, James Bishop. C'était pour moi à chaque fois une source de connaissance et de plaisir intense pour un étudiant comme moi. De découvrir les œuvres de Daniel Dezeuze, Philippe Boutibonnes et Jean-Louis Vila.

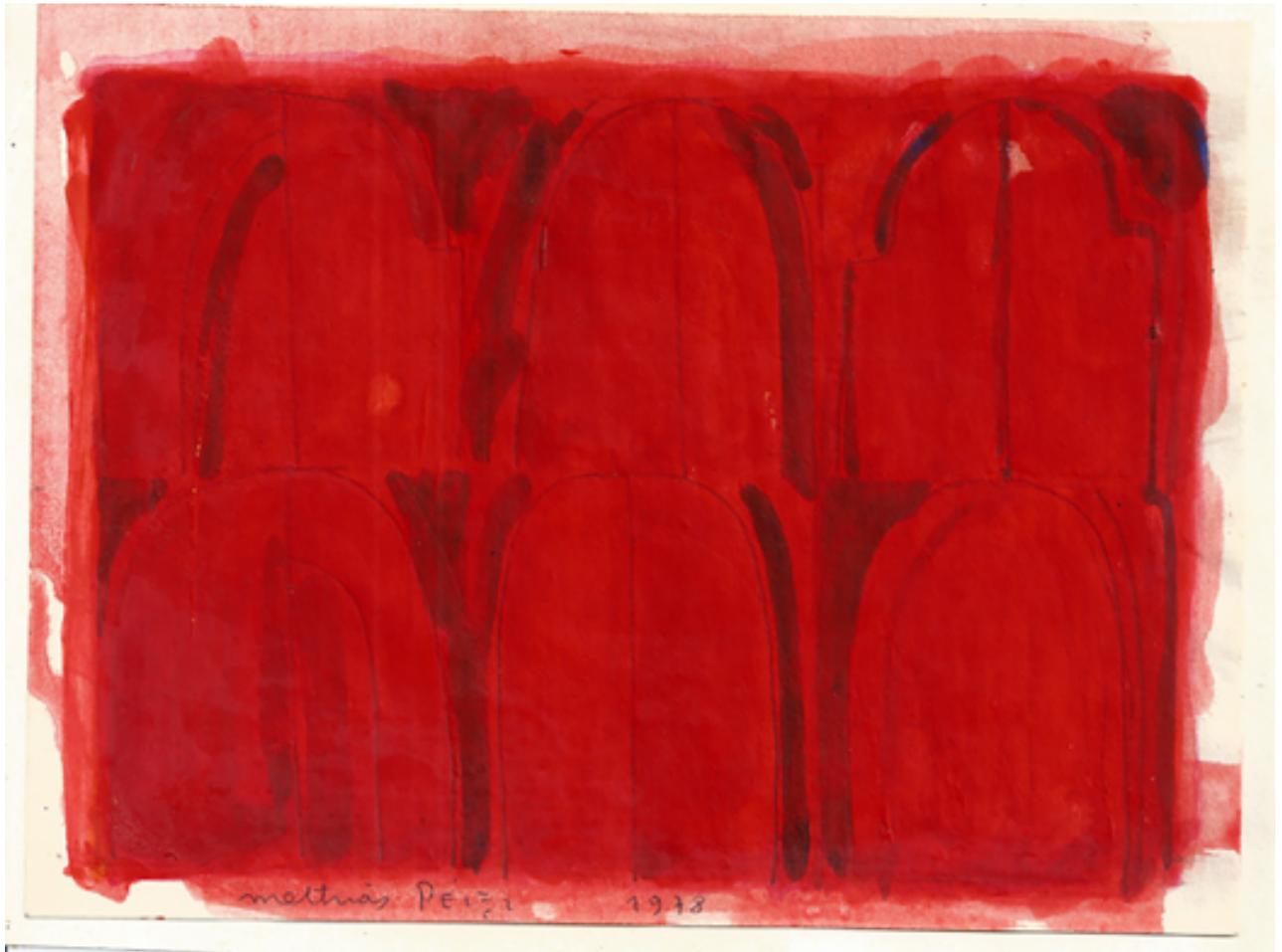
J'ai par la suite eu la chance de les rencontrer et nous avons fait des projets ensemble. Tous les 3 ils ont réussi à déplacer l'histoire « du point de vue » dans le dessin...

En 1977, Gaëtan Picon qui était mon professeur d'histoire de l'art nous demande d'aller voir l'exposition du peintre Robert Motherwell au Musée d'art moderne de la ville de Paris. C'est un choc...

Le conseil de Gaëtan Picon, qui était un remarquable enseignant, a été décisif. Je me souviendrai toujours de sa remarque lors d'un entretien pour savoir si je méritai mon unité de valeur, « Vous êtes très bon à l'oral mais très mauvais à l'écrit ». Il avait mille fois raison, et j'ai tout de même eu mon U.V. Ça m'a permis de déplacer mon point de vue afin de me permettre une plus grande détermination dans la manière de pratiquer la peinture, ensuite j'ai été plus conscient et j'ai senti qu'il y avait un véritable engagement à faire des tableaux, que c'était exigeant. Qu'il y avait un enjeu. C'était un langage, et une manière de percevoir le monde. C'était un vaste chantier en perspective qu'il me fallait mener, je n'étais pas au bout de mes peines... Claude Viallat, Simon Hantaï et Robert Motherwell vont devenir mes trois héros, c'est toujours vrai en 2025.

Juste après mon DNSEP, diplôme obtenu à l'école des Beaux-Arts de Paris, je décide en 1979 de passer le concours pour aller à la Villa Médicis à Rome. Là aussi, je réussis le concours du premier coup.





L'idée de peindre des ogives..., oui c'était tout près de l'église de Cambridge, avec Élise et Louis nous étions sous la tente et moi je dessinais tout simplement l'église, et sous la pluie...



Acrylique sur toile, 150 x 150 cm, c'est avec cette série de peinture que je suis accepté à la Villa Médicis. Matière épaisse comme à l'époque de mon travail de peintre en bâtiment, avec une technique irréprochable.

---

Apprentis-peintres : Claude Gesvret, Denis Serre, Keshav Malla, Christiane Durand, François Jeune, Giljan Gelzer.

Gaëtan Picon, critique d'art et essayiste, il a été directeur littéraire du Mercure de France et, sous le ministère d'André Malraux, directeur général des Arts et Lettres.

Dans le jury il y avait les peintres François Rouan et James Guitet et Jacques Frélot, qui dirigeait un prestigieux atelier de gravure (il a imprimé les gravures de Picasso) Jean Leymarie qui était directeur de la Villa Médicis, qui était assisté de Pompélia Ulysse qui était son adjointe, me questionnait sur l'importance du chiffre 3 comme dans mes tableaux il y avait trois ogives, ça l'intriguait...

J'ai passé deux ans à Rome avec mon fils Louis qui avait deux ans et sa mère Élise, qui avait demandé deux années de disponibilité de son travail d'institutrice, et mon deuxième fils Laurent qui est né juste après en 1982, c'était une belle période pour moi, comme un rêve qui se réalisait. Nous allions pouvoir être libre et voyager en Italie. Et pour moi faire uniquement de la peinture pendant deux ans, avec un atelier, une maison et une bourse confortable au 1, Viale Trinita dei Monti. Jean Leymarie m'emmène à l'atelier le peintre Balthasar Klossowski de Rola : c'est à dire Balthus qui était directeur de la Villa avant lui. Nous parlons essentiellement technique de la peinture. Je rencontre Claude Viallat qui m'envoie par la poste deux grande peinture sur papier journal, une verte pour moi et l'autre blanche pour Christian Prigent. Nos échanges ont continué par la suite.

Nous visitons la biennale de Venise, c'était Gilles Plazy qui était commissaire du pavillon Français, il avait choisi Ladislav Kijno, j'ai dès mon retour en France je lui consacre une monographie, avec un tirage de tête qui comportait des originaux.

J'étais resté ami avec Jean-Marc Chevallier, qui avait été pensionnaire de cette villa mais deux ans avant moi. Et pour me faire plaisir, il avait insisté pour m'emmener à Rome afin de me faire découvrir les bons coins et pour me présenter ses amis. Nous avons pris tous les deux le train de nuit, le Palatino, pour arriver à Rome au petit matin, j'étais allongé dans mon lit tout en voyant le train qui longeait la plage. C'était une expérience très cinématographique, inoubliable.



Christian Prigent dans l'atelier typographique du Muro-Torto

C'est en regardant Christian Prigent tourner la manivelle de la presse à épreuve de la Villa, sur le Muro Torto et en voyant médusé le résultat des pages imprimées et l'odeur de l'encre que m'est venue l'idée d'inventer une maison d'édition, c'est Philippe Bissières qui a inventé ce titre : Carte Blanche. Et pour le premier livre sorti des presses du Muro Torto, *L'éléphant de Mer* de William Carlos Williams, traduit et composé par Jacques Demarcq, avec le composteur et les caractères en plomb. 45 exemplaires ordinaires sur un papier bleu ordinaire, et les 10 premiers exemplaires sur papier Fabriano comportent une peinture de Jean-Louis Vila. L'odeur de l'encre était toujours aussi excitante.

James Guitet me fait obtenir une exposition à la galerie Regard (rue de l'Université) à Paris, que dirigeait Mr et Mme Boissier. En même temps je reçois le prix Fénéon attribué par Dominique Bozo qui était directeur du Musée Picasso. Jean-Pierre Chauvet qui travaillait à ses côtés a écrit de nombreux textes sur mes peintures dans la revue Art-Press.

Mon frère Raphaël m'aide à peindre une fresque murale à Chatillon/s/Bagneux, municipalité communiste, par l'intermédiaire de Jean-Christian Mas qui était directeur des affaires culturelles. J'obtiens beaucoup d'articles, mais dans la rubrique « politique intérieure », en effet des militants F.N. avaient, la veille du vernissage, bombardé mon mur avec des bouteilles de peinture, ça avait fait un vrai scandale. Raoul Jean Moulin a fait un article dans le journal *l'Humanité* : « À partir de trois gestes ininterrompus » Et Christian Prigent un autre article, dans la revue *Spirales* de Armando Verdiglione.



Cette peinture aujourd'hui n'existe plus, 2013.  
Démolie par la société Bouygues.

### QUAND LES NAZILLONS VOIENT (L') ROUGE

Mathias Pérez est actuellement pensionnaire de la Villa Médicis à Rome. La Galerie « Regards », rue de l'Université exposait récemment quelque unes de ses peintures : toiles carrées où l'espace est structuré par un système obsessionnellement répété de trois demi-ogives, la couleur (lourde, violente, mate) venant disposer ses contradictions à l'intérieur et au travers de cette grille minimale.

Il y a dans la peinture de Pérez quelque chose d'immédiatement monumental, du fait du minimalisme architectural de la grille formelle et de l'évidence déclarative des charges colorées. C'est sans doute pourquoi la municipalité de Châtillon-s-Bagneux (Hauts-de-Seine) a commandé à Pérez une peinture murale de vaste format, destinée à occuper une façade, place du 8 mai 1945 (notez bien !), au carrefour le plus fréquenté de la ville.

Mais voilà : la municipalité de Châtillon est communiste, les élections approchent, les socialistes flippent, la droite s'excite, chacun arbore ses couleurs et le bout de culture commandé à Pérez fait cible pour le clochemerdisme politique ambiant. La veille du vernissage de la peinture murale, les sbires du PFN essaient leurs forces nouvelles en bombardant le mur de bouteilles de peinture. Ça pourrait n'être que débile. Mais ils laissent un tract, pour s'expliquer. Ça devient terrifiant : au milieu d'une salade récupératrice (« ils ont coupé nos arbres » : en effet on a dû dégager le mur en enlevant deux peupliers), démago-populiste (ça a coûté cher, la peinture), anti-communiste version guerre froide, réapparaissent, obscènes et menaçants, des glapissements qu'on ne croyait plus possibles : « création décadente », « témoin de l'abrutissement collectif issu de la

culture démocratique », etc... Tout cela sent mauvais : à côté, en même temps, on plastique une synagogue.

Dans la peinture de Pérez, les nazillons ont surtout vu (l') rouge (« avec une vague hypocrisie de bleu-blanc-rouge », écrivent-ils, finauds !). C'est dans l'ordre : pour qui ne rêve que de coller au mur la peinture et ses peintres, la *couleur* ne saurait être que *symbolique*, et le symbole *politique*. On hallucine donc ce rouge comme drapeau et le reste à en appeler, cyniquement, aux « dissidents » châillonnais, goulaguisés dans « le néant de la culture communiste ». Nuremberg et ses bûchers de livres n'est pas loin. Mais ne sont pas loin non plus les bull-dozers que le « premier état ouvrier du monde » envoyait récemment pour érabouiller les peintures abstraites exposées dans un parc moscovite. C'est dans ce jeu truqué et sanglant qu'il faut sortir : oui, il y a un enjeu politique autour de la « peinture » (la preuve !) ; mais c'est justement pour résister, pied à pied, couleur par couleur, à la mascarade meurtrière et débile qui voudrait que la politique ait partout, toujours, le dernier mot sur tout.

Christian Prigent



Je reçois par la poste un texte d'un certain Claude Minière, que je ne connaissais pas. Il était venu à la Villa Médicis pour y faire une lecture, invité par Prigent. Et sans rien me dire il avait écrit LE DÉJEUNER DE SOLEIL, un poème de vingt-trois pages, en pensant à mes tableaux.

Mes orantes

Mes odorantes

Mes adorantes

Mes oranges amantes

Mezzo

En quittant la Villa Médicis en septembre 1981, pour habiter Montmorency avec ma petite famille, je réussis à acheter une presse à épreuves, une Déberny-Peignot qui pouvait imprimer au format de 80 x 60 cm de passage afin que je puisse continuer à imprimer des livres de Maurice Roche, Marcelin Pleyne, Claude Minière, Christian Prigent, Bruno Montels, Margaret Tunstill.

Un coffret : El Tretze vent pour le Musée d'Art moderne de Céret par le peintre Georges Badin qui était aussi le directeur de ce Musée. J'imprime tous les textes à 85 exemplaires. Les peintres devaient faire des originaux...

Mais en 1990 je passe une annonce dans le journal Libération pour vendre tout mon matériel typographique, presse, caractères en plomb, marbre etc... Je commençais à m'ennuyer, j'avais appris tout seul ce métier avec passion. Il me fallait reprendre la peinture. Bernard Jordan m'organise ma seconde exposition à Paris.



Avec Claude Minière et René Baudoin en 1988, au Musée du Mans.

Photographie : Marc Pataut

# MATHIAS PÉREZ

*Peintures et Dessins*

Vernissage le mardi 15 mai 1984 à partir de 18 heures

*Exposition du 15 mai au 9 juin 1984*

**GALERIE BERNARD JORDAN**

54, rue de Verneuil, 75007 Paris - Tél. 296.37.47

## LES 3 DIMENSIONS DE L'M

Les trois jambages du *m* ne font pas que former (une image stable, la voûte architecturale par rapport à laquelle peuvent jouer les « coulées », les empâtements, les développements en écho). Ils sont aussi *geste* qui traverse l'espace, qui se prolonge dans l'espace vide.

*L'armature de base* est... en haut, qui soutient et entraîne la couleur, qui l'électrise, qui l'aimante :

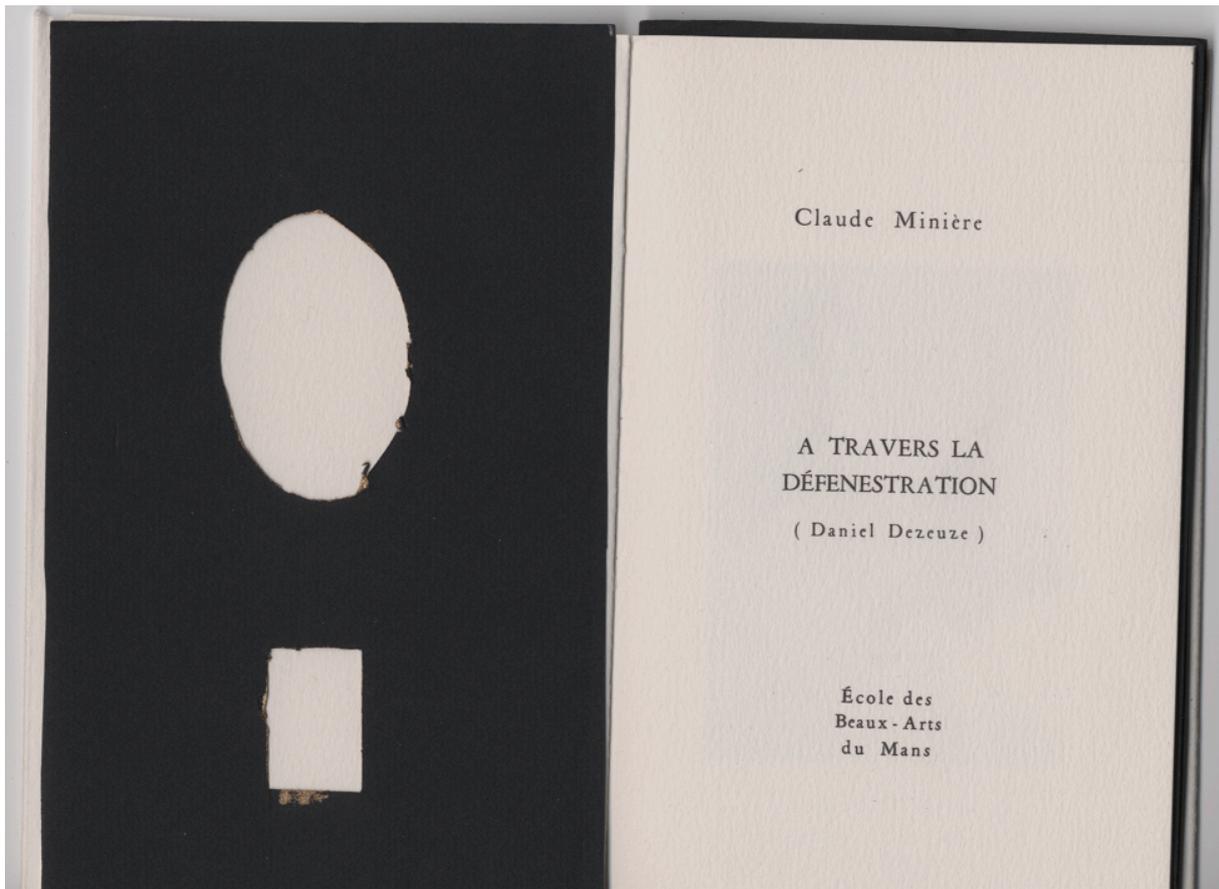
approche, et comme électrise le mur préhistorique, l'*m* de l'antique humain depuis les palpitements de sa torche, cherchant aveuglement le but.

CLAUDE MINIÈRE

J'obtiens un poste d'enseignant à l'école des Beaux-Arts du Mans en décembre 1985. Le peintre Michel Parré qui faisait partie du groupe des Malassis était dans le jury. Alexandre Bonnier qui était inspecteur principal au ministère de la culture avait soutenu ma candidature. Encore une fois j'ai eu de la chance. Fabriquer des livres m'a sauvé, mais en même temps ça m'a très certainement éloigné du monde des galeries...

Gina Pane et Patrice Alexandre m'aide à comprendre comment être enseignant, sans oublier Pascal Kern et Daniel Aulagnier et le merveilleux peintre Guy Brunet...

Sous l'œil attentif de notre directeur Philippe Voinot.



Dès mon arrivé à l'école des Beaux-Arts en décembre 1985, j'invite Claude Minière à faire une conférence et il accepte qu'un livre soit publié, je fais imprimer ce livre par l'imprimerie municipale, avec la participation de Daniel Dezeuze.

En 1988 le directeur du Musée du Mans, Serge Nikitine m'organise une exposition avec la publication d'un catalogue écrit par Christian Prigent et Bernard Noël et une lettre de Max Loreau, envoyé au peintre, avec des photographies de Jacqueline Hyde, aux éditions de la Différence. La directrice de collection était Colette Lambriks.



Serge Nikitine et au fond de la photographie à gauche: Claude Minière



En présence de Colette Lambricks et de René Baudoin,  
qui dirigeait une librairie à Paris, Le Carnaval des affaires.

Photographie de Marc Pataut.

# MATHIAS PÉREZ

BERNARD NOËL • CHRISTIAN PRIGENT



L'ÉTAT DES LIEUX  
MUSÉES DU MANS/LA DIFFÉRENCE

Il pourrait bien y avoir un malentendu à propos de Mathias Pérez. Cet artiste passe habituellement pour un merveilleux coloriste sans que soit peut-être observé quel *monstre* soulève ses tableaux. Ce qui éblouit d'abord le spectateur, c'est en effet la luxuriance des couleurs, sans délicatesse, jamais traitées comme valeurs mais gardant une forte présence physique, *en matière*, figées comme après une irruption. La matière est à peine « accrochée » à une structure minimale qui se replace obstinément d'œuvre en œuvre, pur motif architectural, triple ogive à la fois tendue et fluide, sorte de grand *m* tracé d'une écriture quelque peu désinvolte, histoire de prendre la mesure initiale de l'espace. D'où vient alors ce sentiment d'émergence, de force ascendante qui, ces couleurs et coulures qui tombent et ruissellent, les emporte vers l'angle droit supérieur de la *scène* ?... Sous les débordements, les coulées, les lumières fraîches et l'odeur faisandée de chairs pendantes, une forme « bien charpentée » se soulève en tournant.

CLAUDE MINIÈRE.

## Petite chronologie de 1978 à 2025

De Montmorency à Auvers-s-Oise



Acrylique sur toile 150 x 150 cm à Montmorency, 1978



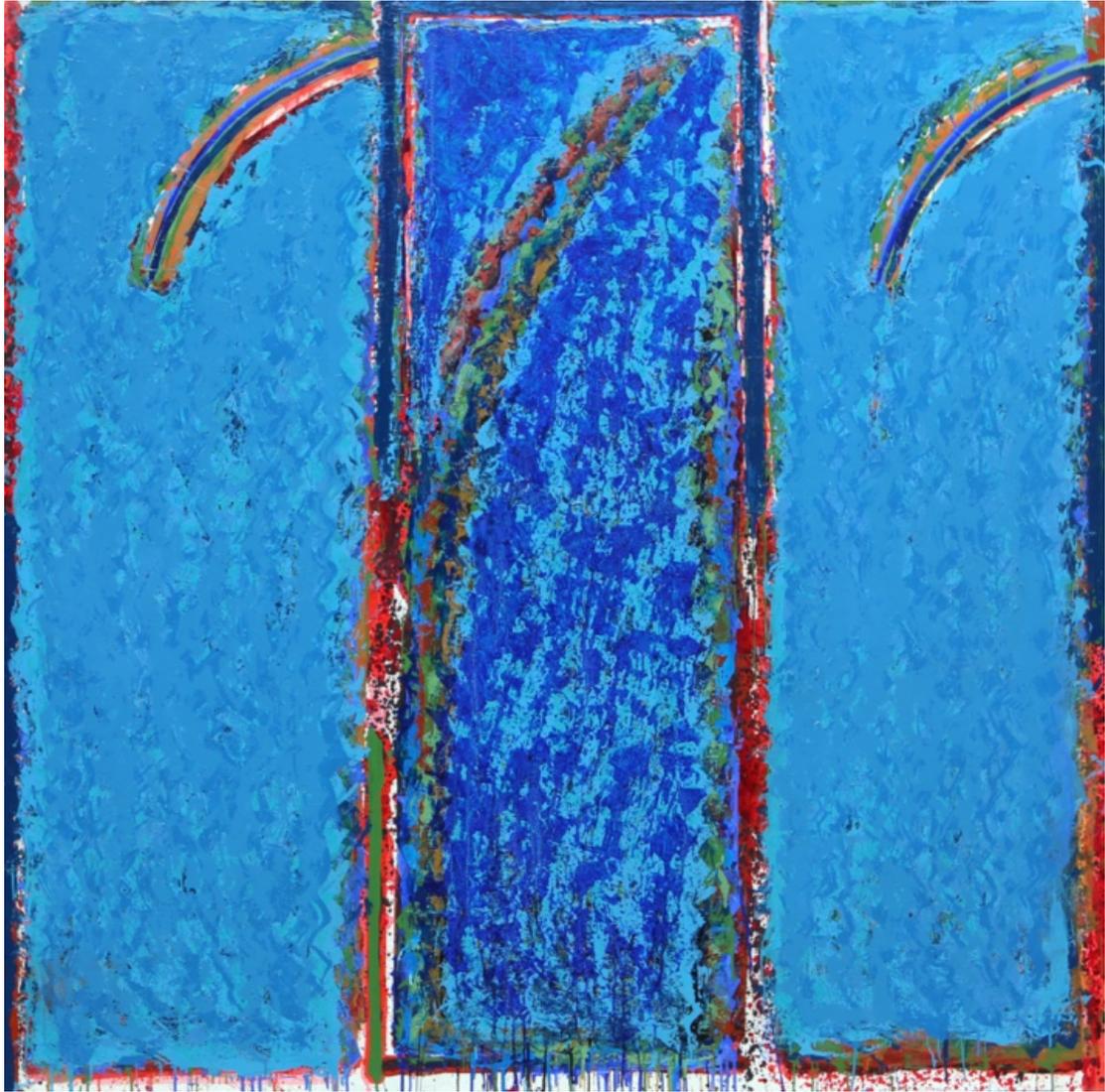
Acrylique sur toile 150 x 150 cm à Montmorency, 1978



Huile sur toile de 250 x 200 Auvers-s-Oise 1990



Huile sur toile de 2,50 x 2,00, Oui à Claude Minière le fidèle compagnon



Huile sur toile 200 x 200 cm, Rome, Villa Médicis en 1981



Ogives de 5 x 3 mètres. Villa Médicis, 1981



C'est la fin de l'ogive qui commence à dégouliner et il est temps de faire évoluer l'idée du tableau en 1985 toujours à Montmorency...



La peinture devient sculpture, comme un bas-relief, en 1985



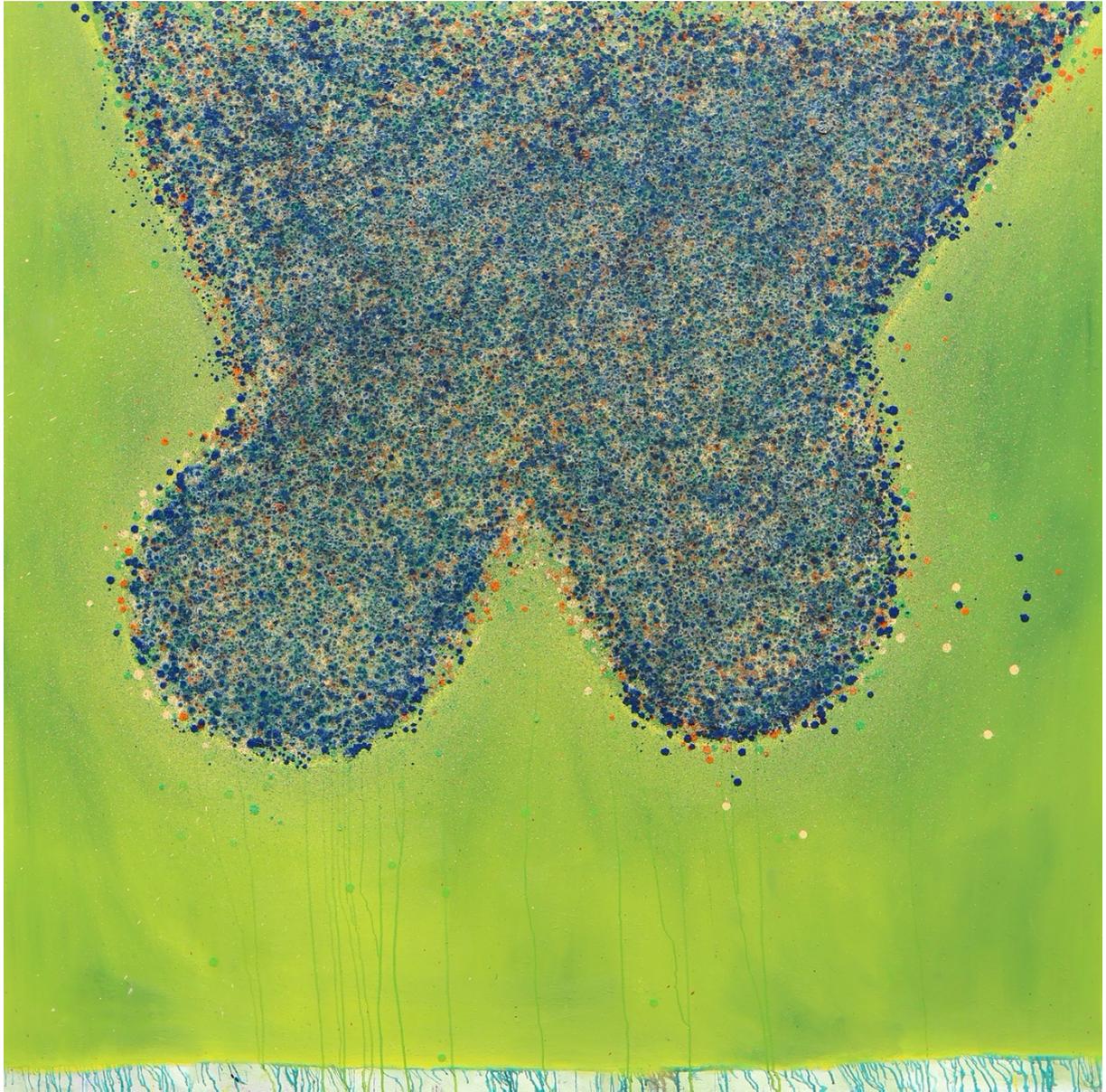
Huile sur toile de 102 x 210, Montmorency, 1988



Huile sur toile 1,50 x 50 cm à Auvers-s-Oise 1989



Huile sur toile de 150 x 150 cm en 1998 à Auvers-s-Oise



Huile sur toile 2,00 x 2,00 Auvers-s-Oise 2010

Mathias

Pas si étrange, la crucifixion est là depuis plus de 2000 ans, Michel Parré a peint celle d'un lapin. Rembrandt, sa carcasse de bœuf. Tu ferais des formidables choses. C'est le traitement, la matière qui compte, qui passe la présence.

Ta peau de bête a un ventre de femme... que l'on brûlait au moyen âge...au même moment, les enluminures. Avec ce que tu as accumulé, sensualité, sentimentalité, tu dégageras avec du fusain cette présence des Gaïa que tu vénères.

Je les vois déjà.

Que veux-tu dégager avec cette peau en direct. L'appel végétarienne ?

La filouterie du renard, l'ambiguïté entre beauté et tour de magie de la beauté du pelage étant trop beau.

Les nazis tendaient la peau humaine pour faire des abat-jours. Pense à tout.

J'exagère mais ta peau de renard dit et me perturbe. Dis ce que tu veux dire ?

L'ambiguïté de la beauté, son sacrifice ?

Je t'embête...avec mon amitié donc mon exigence

Jeanne Gatard (avril 2023)



Photographie Olivier Verley à Auvers-s-Oise en 2023



**Crucifixion 1**  
Renard  
75 x 100 cm



**Crucifixion 2**  
Renard  
140 x 80 cm



**Crucifixion 3**

Renard  
60 x 90 cm



**Crucifixion 4**  
Renard  
60 x 90 cm

# Un autre corps est possible...

Et la question Transgenre.

Un homme qui a souhaité devenir une femme, ou l'inverse...



Peau de Vachette Auvers-s-Oise, 2022  
140 x 150 cm



Peinture acrylique et craie sur peau de vache véritable  
166 x 215 cm



Peinture acrylique et craie sur peau de vache véritable  
150 x 150 cm



Un homme qui a souhaité se transformer en femme...

191 x 186 cm 2023



Peinture sur peau d'astrakan  
69 x 94 cm



Peinture sur peau d'Astrakan  
69 x 94 cm



Peinture sur peau d'Astrakan  
69 x 94 cm



Peinture sur peau d'Astrakan  
69 x 94 cm



Peinture sur peau d'Astrakan  
69 x 94 cm



Encre de Chine et brou de noix  
21 x 24 cm, octobre 2022

**Mes deux dernières expositions personnelles :**

**Mai 2023** – Galerie XXI à Paris, Michel Blachère.

Avec la publication d'un catalogue, *Le pinceau sans maître* de Jean-Paul Fargier et une préface : *La poursuite du corps* de Cécile Wajsbrot.

**Août 2024** – Festival de poésie à Goudargues en hommage à Jean-Pierre Verheggen par Marc Henri Boisse, et une performance/lecture de Charles Pennequin.

L'organisateur de cette exposition : Jean-Paul Fargier et son association.

Prochaine exposition, en 2025, sculptures et peintures.

Actuellement en virtuelle, avec la Galerie XXI, Paris.



2 toiles de 200 x 200 cm

Galerie XXI à Paris



2 sculptures : le porte chapeau et les 2 frères jouant chez Brigitte...



En pensant à Daumier mon voisin de Valmondois en 2025



Cheminée d'usine de 186 x 55 cm  
Photographie : Olivier Verley 2017



La méditation du peintre sur son rocher en 2023 à Auvers-s-Oise

80 x 30 x 30 cm



Le lièvre sur son socle en 2023 à Auvers-s-Oise

88 x 40 x 40 cm



Un couple Adan Ewe en 2023 à Auvers-s-Oise

101 x 30 x 30 cm



Mon ours à Auvers-s-Oise 2022

28 x 23 x 23 cm



Un étrange animal à Auvers-s-Oise 2021  
29 x 31 cm



Les 2 jambes et l'éléphant 2023  
32 x 32 cm



Les 3 grâces à Auvers-s-Oise. 2016  
80 x 28 cm

### **Au plaisir de Mathias**

Il y a de la souffrance dans l'œuvre de Mathias Pérez, mais il y a aussi du plaisir, un plaisir d'*alchimiste*, dans sa caverne, expérimentant des matières, des formes, regardant si « ça marche », interrogeant les mystères.

*L'homme qui essaie de marcher*, une sculpture bas-relief de 2016, est en ce sens un miroir terrible. Nous essayons de marcher ? Sommes-nous cet homme ? Cet enfant sorti d'un moule imparfait, qui est coulé d'acier, emprisonné dans une matière encore trop lourde, cri écrasé comme les personnages du peintre Francis Bacon. Plus noir encore : organisme qui ne peut gagner sa pleine autonomie, qui se donne ontologiquement comme *essai*.

C.M.

(août 2019)



2 peintures acryliques sur peau de vache en 2024

## La peinture ne tombe jamais du ciel

Tirage limité à 50 exemplaires au format 21 x 29,7cm, 60 pages.

---

5 exemplaires de A à E avec deux peintures originales

5 exemplaires de F à J avec une peinture originale

40 exemplaires de 1 à 40 signés.

Numéro : /40

[mathias.perez@free.fr](mailto:mathias.perez@free.fr)

Éditions Carte Blanche, 29 rue du docteur Gachet  
95430 Auvers-s-Oise.

Rémi Froger

## La peinture en colère

Il y a quelque chose de primitif dans les tableaux de Mathias Pérez. Quelque chose de brut. Non pas de naïf, bien au contraire, mais quelque chose qui semble vouloir apparaître dans la peinture sans appareil, sans étiquette, sans convenance.

Quand on regarde une de ses toiles, on se trouve d'abord devant un cul, des seins, mais pas des beaux culs ou des beaux seins, pas des moches non plus d'ailleurs. On voit plutôt une sorte de schéma, une ligne fluctuante, un tracé rapide, une sorte de graffiti. Ou peut-être une de ces formes « magiques » de l'art pariétal ? Formes désignant le désir, un désir archétypal, formes achevées de leur achèvement fondamentalement impossible. Avant, il y avait les phallus, et encore avant les ogives. C'était pareil, et ce n'était pas la même chose. Ces signes sont là comme des totems, qui occupent le centre, l'espace central du tableau, ils définissent le tableau. Ces motifs, sexuels mais en deçà ou au-delà de tout érotisme, sont là pour bloquer le regard. Ils ont l'air de nous interpeller : « vous voulez voir, et bien, en voilà du visible, du m'as-tu bien vu, c'est bien ça que vous vouliez voir ». Totem de la réalité.

Et pourtant, ça se passe ailleurs. C'est derrière ou à côté du contour de la ligne que les choses se passent. Les choses ? La matière, la texture, la couleur. La couleur qui se dresse contre le signe, ou qui essaie de le submerger. C'est là qu'est le tableau. Derrière le signe ostensible. Dans cette matière, cette couleur en évolution, en expansion. Dans cette seule peinture qui va comme s'extrayant d'un « bouillon » primitif.

Dans les toiles ogives, ça déborde de partout, c'est prêt à s'écrouler, de nous tomber dessus. Dans les toiles phallus, ça grouille, ça se rythme en entrelacs, en labyrinthes, ça se déroule autour du totem. Dans les toiles culs ou seins, ça part en plaques, en tectonique de plaques, en claques.

Aller-retour. La ligne donne la forme. Mais chez Mathias Pérez, la ligne est le totem, elle rappelle quelle est notre tribu, notre réalité. Notre impossibilité. C'est la lumière qui met en forme ce qu'on peut voir. La peinture cherche de la forme à mettre. Tout en sachant qu'il y a de l'informe réel. Qu'il y a de l'informe comme il y a de l'indicible.

Mathias Pérez connaît la peinture. Il sait où il est. Mais il ne veut pas s'installer dans un statut qui lui serait fixé. Peintre, peinture.

Sortir de l'exhibition, de l'exposition. Sortir des masques, des cadavres et des squelettes.

Se débarrasser de tout ce qu'il y a dans le grenier et dans la cave.

C'est la colère de la peinture qui met le tableau en marche. La colère de la peinture contre la représentation, contre l'image, contre l'impossible. Le sens de la peinture est en couleurs, la colère libère dans la couleur des densités insensées.

Qu'est-ce que c'est qu'une peinture en colère ? Qu'est-ce que ça veut dire, une peinture en colère ? Regardez les tableaux de Mathias Pérez.